L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Trente-huitième année)

SOMMAIRE

Cours de Prônes sur les Sacrements. — I. La nature des sacrements, 5.
Petits prônes. — VIII. *1er Dimanche après l'Epiphanie :* L'obéissance aux hommes, 7.
Instructions à des collégiens. — XIV. L'Epiphanie, manifestation de Jésus en nos âmes, 9.
La prédication des choses qui nous entourent. — 69. L'église *(suite)*, 12. — 70. La neige, 13. — 71. Le chêne, 14.
Plan de sermon pour l'Epiphanie. — Attitude des hommes devant les manifestations de Dieu, 16.

COURS DE PRONES SUR LES SACREMENTS

I

LA NATURE DES SACREMENTS

La religion chrétienne renferme des vérités à croire, des devoirs à pratiquer et des moyens à employer pour nous sanctifier. Nous avons étudié les premières dans le Symbole des Apôtres, les seconds dans les commandements de Dieu et de l'Eglise. Nous allons maintenant parler des moyens institués par Notre-Seigneur pour nous sanctifier.

Ces moyens sont les sacrements : « C'est par eux, dit le Concile de Trente, que toute vraie justice commence, s'accroît et se recouvre après avoir été perdue. » Ils sont les canaux qui nous transmettent le sang rédempteur et les mérites de Jésus-Christ ; c'est par eux que ce divin Sauveur nous communique les fruits de sa Passion et répand sa grâce dans nos âmes. La science des sacrements est donc bien importante. Aussi, je vous demande d'écouter avec la plus grande attention l'exposé que je vais en faire dans la série d'instructions que je commence aujourd'hui.

Dans ce premier entretien, nous nous contenterons de donner et d'expliquer la définition des sacrements.

I

Un sacrement est un signe sensible d'une grâce invisible, institué par N.-S. Jésus-Christ pour nous sanctifier.

Ce mot de *sacrement* éveille en nous l'idée d'une chose sainte et sacrée. Les sacrements sont en effet ce qu'il y a de plus grand et de plus respectable dans la religion chrétienne, puisque l'un d'eux, l'Eucharistie, renferme Dieu lui-même et que les autres nous donnent la grâce de Dieu, sans laquelle il n'y a pas de sainteté ni de salut possibles pour nous.

Les sacrements sont des *signes sensibles*. Un signe est une chose perçue par les sens, qu'on peut par conséquent voir, entendre, sentir, goûter ou toucher, et qui nous en révèle une autre qu'on ne perçoit pas. Un signe peut être naturel ou conventionnel. Le signe *naturel* est celui qui a une liaison naturelle avec la chose qu'il signifie. C'est ainsi que la fumée qu'on voit sortir d'une cheminée est un signe naturel du feu qui se trouve dans la maison : il n'y a pas en effet de fumée sans feu. Le signe *conventionnel,* au contraire, est celui qui a été institué par les hommes et qui ne désigne une chose que parce qu'il en a été ainsi décidé. C'est ainsi que le carillon des cloches pour annoncer un événement heureux, le glas pour annoncer un décès, le tocsin pour annoncer un sinistre, sont des signes conventionnels. Ces différentes sonneries n'ont cette signification que parce que les hommes la leur ont donnée.

Ceci dit, les sacrements ne sont pas des signes naturels de la grâce, car il n'y a aucune proportion naturelle entre les éléments matériels qui les composent et l'effet tout spirituel qu'ils produisent en nous. La grâce, par exemple, qui efface le péché originel dans le baptême n'est pas naturellement attachée à l'eau qui en est la matière. Les sacrements ne sont que des signes arbitraires, conventionnels, de la grâce qu'ils confèrent ; l'eau du baptême n'efface le péché originel que parce qu'il a plu à Notre-Seigneur d'attacher la rémission de ce péché à cet élément plutôt qu'à tout autre qu'il aurait aussi bien pu choisir.

Toutefois, ces signes conventionnels, Notre-Seigneur les a choisis avec beaucoup de sagesse et ils représentent admirablement l'effet produit dans l'âme par chaque sacrement. C'est ainsi que dans le baptême, par exemple, l'eau qu'on verse sur le baptisé et les paroles qu'on prononce nous font connaître que, comme l'eau lave le corps, le baptême purifie l'âme ; l'huile, dans la Confirmation ou l'Extrême-Onction, nous apprend que l'onction du saint chrême fortifie le confirmé, que l'huile des infirmes adoucit les souffrances des malades, tout comme l'huile ordinaire fortifie les personnes ou adoucit les objets.

Les sacrements sont des signes sensibles d'*une grâce invisible*. La grâce est quelque chose d'immatériel comme l'âme elle-même qu'elle sanctifie. Aucun de nos sens ne peut donc la percevoir. La possédons-nous ou en sommes-nous privés, nous ne saurions le dire avec certitude : « Aucun homme ne peut affirmer, dit l'Ecclésiaste, s'il est de la part de Dieu digne d'amour ou de haine. » (IX, 1). Nous ne pou-

vons que redire la prière de sainte Jeanne d'Arc répondant à ses juges qui lui demandaient si elle était en état de grâce : « Si j'y suis, Dieu daigne m'y maintenir ; si je n'y suis pas, Dieu daigne m'y mettre. » Cependant, tout en nous recommandant par son Apôtre « de travailler à notre salut avec crainte et tremblement » (Philip., II, 12), Notre-Seigneur a bien voulu nous rassurer. Sachant que nous n'apprécions les choses et n'y croyons qu'autant qu'elles tombent sous nos sens, il a voulu nous rendre comme sensibles le don et l'action de sa grâce par les signes matériels que sont les sacrements. Confiants dans les promesses qu'il a faites lorsqu'il institua chaque sacrement, nous pouvons être certains que, si nous n'y mettons obstacle, à l'instant même où ils nous sont administrés, la grâce nous est invisiblement conférée.

S'accommoder à notre faiblesse et à notre nature, telle a donc été la première raison pour laquelle Notre-Seigneur s'est servi d'éléments sensibles pour nous communiquer sa grâce. Il l'a fait, en second lieu, pour que ces signes soient un lien unissant ensemble tous les membres de son Eglise. C'est pourquoi on dit que l'Eglise est la société des fidèles qui participent aux mêmes sacrements. C'est en les recevant que les vrais chrétiens montrent qu'ils sont les fidèles enfants de cette société, qu'ils se reconnaissent entre eux et qu'ils se distinguent des infidèles. Enfin, Notre-Seigneur a institué les sacrements pour procurer aux chrétiens les moyens de professer publiquement leur foi. C'est surtout par la réception des sacrements que nous la faisons connaître devant les hommes.

II

Les sacrements sont des signes sensibles *institués par N.-S. Jésus-Christ.*

Les protestants nient que Notre-Seigneur soit l'auteur des sacrements et prétendent que la plupart d'entre eux ont été institués par l'Eglise. C'est faux. Aussi le Concile de Trente les a-t-il condamnés en ces termes : « Si quelqu'un affirme que les sacrements de la Loi nouvelle n'ont pas été vraiment institués par N.-S. Jésus-Christ, qu'il soit anathème. »

Non, ce ne sont ni les Apôtres, ni les Souverains Pontifes qui ont institué ces signes sacrés : c'est Jésus-Christ. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir l'Evangile : nous y voyons ce divin Sauveur instituer l'un après l'autre les sept sacrements.

Il institue le baptême lorsqu'il est baptisé lui-même par S. Jean-Baptiste et plus tard lorsqu'il dit à ses Apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » (Math., XXVIII, 19). Fidèle à la recommandation du Maître, S. Pierre baptise cinq mille Juifs le jour de la Pentecôte et trois mille autres quelques jours après.

Notre-Seigneur institue le sacrement de Confirmation lorsqu'il dit à ses Apôtres : « Je vous enverrai le St-Esprit » (Jo., XVI, 7), et que fidèle à sa promesse il le fait descendre sur eux le jour de la Pentecôte.

Notre-Seigneur institue le sacrement d'Eucharistie le Jeudi Saint, quand, prenant du pain et du vin, il les bénit et les donne à ses Apôtres en leur disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps... ceci est mon sang. »

Notre-Seigneur institue le sacrement de l'Ordre quand, le même Jeudi Saint, après avoir changé le pain et le vin en son corps et en son sang, il dit à ses Apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi » et leur donne le pouvoir de faire ce qu'il vient de faire lui-même.

Notre-Seigneur institue le sacrement de Pénitence le soir de Pâques, quand, apparaissant à ses Apôtres réunis dans le cénacle, il leur dit : « Recevez le St-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Jo., XX, 23).

Notre-Seigneur institua pareillement le sacrement d'Extrême-Onction. De son vivant, il envoie ses Apôtres deux à deux avec le pouvoir de chasser les esprits impurs. Etant partis, ils prêchent la pénitence, chassent beaucoup de démons, oignent d'huile beaucoup de malades et les guérissent. Cette onction que les Apôtres font aux malades sur l'ordre du Maître, était la figure du sacrement d'Extrême-Onction que celui-ci devait instituer avant de remonter au ciel et dont parle S. Jacques quand il dit : « Quelqu'un est-il malade parmi vous ? qu'il fasse venir les prêtres de l'Eglise, que les prêtres prient sur lui et l'oignent d'huile au nom du Seigneur. » (V, 14).

C'est Notre-Seigneur enfin qui a fait du mariage un sacrement quand il dit : « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni. » (Math., XIX, 6). S. Paul nous déclare qu'en rendant ainsi l'union de l'homme et de la femme indissoluble à l'instar de son union avec l'Eglise, Notre-Seigneur a fait de ce contrat un « grand mystère. » (Eph., V, 32).

Vous le voyez, Notre-Seigneur a institué tous les sacrements. Sur son ordre, les Apôtres les ont administrés : ils ont baptisé, confirmé, confessé, célébré la messe et distribué la Sainte Eucharistie, marié, ordonné des diacres, des prêtres et des évêques. Après eux, tous leurs successeurs en ont fait autant. Les protestants sont donc bien mal fondés lorsqu'ils viennent nous dire que ce n'est pas N.-S. Jésus-Christ, mais l'Eglise, qui a institué les sacrements : ils ont contre eux l'Evangile, l'affirmation des Apôtres et celle de tous les siècles chrétiens.

Aussi bien, Notre-Seigneur seul pouvait instituer les sacrements. Seul, comme Dieu, il avait le pouvoir d'attacher à des éléments et à des rites matériels la vertu de produire la grâce ; seul aussi, comme Homme-Dieu, il nous a mérité par ses souffrances et par sa mort cette grâce. Ne lui appartenait-il pas, après cela, de déterminer la façon et les moyens par lesquels il nous la communiquerait ? « Comme c'est Dieu qui rend les hommes justes, dit le *Catéchisme du Concile de Trente*, et que les sacrements sont les instruments admirables de cette justice, il est évident que c'est Dieu seul par Jésus-Christ qu'il faut reconnaître pour l'auteur de la justification et des sacrements qui en sont les causes instrumentales. »

III

Les sacrements sont des signes sensibles institués *pour nous sanctifier*.

Ce pouvoir de nous sanctifier qu'ont les sacrements a été solennellement défini par le Concile de Trente contre les protestants qui rabaissaient les sacrements au rang de simples signes sans efficacité : « Si quelqu'un, affirment les Pères de ce Concile, prétend que les sacrements de la Loi nouvelle ne contiennent pas la grâce qu'ils signifient ou qu'ils ne confèrent pas la grâce elle-même à ceux qui n'opposent point d'obstacle, donnant à entendre qu'ils ne sont que des signes extérieurs de la grâce ou de la justice reçue par la foi, qu'il soit anathème. »

Les sacrements ne sont donc pas, comme le prétendent les hérétiques dont nous venons de parler, de simples signes destinés à exciter notre foi, seule source de justification et de sainteté selon eux ; ils ne sont pas de simples signes symbolisant la grâce qui nous est donnée lorsque nous les recevons ; ils sont des signes *efficaces* qui la produisent réellement comme le soleil produit la lumière, comme le feu produit la chaleur, comme la nourriture produit la force en ceux qui la prennent. C'est ce qu'indiquent clairement les Apôtres et Notre-Seigneur lui-même lorsqu'ils parlent de l'effet des sacrements : « Si vous ne renaissez de l'eau et du St-Esprit, dit Notre-Seigneur à Nicodème, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (Jo., III, 5). — « Que chacun de vous reçoive le baptême en rémission de ses péchés, » dit de son côté S. Pierre aux Juifs qu'il vient de convertir. (Act., II, 38). Ces paroles indiquent bien que c'est le baptême lui-même qui confère à ceux qui le reçoivent une seconde naissance ; c'est lui qui remet les péchés. La Sainte Ecriture attribue la même vertu aux autres sacrements. Ils ne sont donc pas seulement des symboles de la grâce, des stimulants pour notre foi, ils sont les signes efficaces de la grâce et la produisent par eux-mêmes, directement, immédiatement, par leur vertu propre et intrinsèque.

Comme ce pouvoir merveilleux qu'ont les sacrements de nous rendre justes et saints doit nous les faire estimer et nous les rendre précieux ! Remercions Notre-Seigneur qui les a institués et surtout recevons-les toujours avec de saintes dispositions. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

VIII

1er Dimanche après l'Epiphanie

L'OBÉISSANCE AUX HOMMES

Le péché de nos premiers parents avait consisté dans un acte de folle désobéissance et tous ceux dont le genre humain s'était dans la suite rendu coupable n'étaient, en réalité, qu'une semblable révolte de la créature contre son Créateur. L'Incarnation, qui venait apporter le remède à un si grand mal, devait, pour le réparer, lui opposer l'obéissance poussée jusqu'à l'héroïsme, jusqu'à l'extrême limite des forces humaines : elle n'y manqua pas ; c'est pourquoi elle eut son complément au Calvaire où, selon la parole de S. Paul, « le Christ se fit obéissant jusqu'à la mort de la croix » (Philip., II, 8). Mais cet acte de soumission totale au Père céleste devait être précédé d'autres manifestations destinées à le préparer et à dévoiler plus complètement l'humilité du Verbe Incarné ; de plus, nous avions besoin d'exemples, et Jésus a voulu être notre modèle non seulement dans sa mort, mais encore dans sa vie. Aussi le voyons-nous courber son enfance sous le joug de l'obéissance et se ranger sous la loi de créatures humaines mandatées par Dieu : « Il était, nous dit l'Evangile de ce jour, soumis à Marie et à Joseph. *Et erat subditus illis.* » Apprenons de lui à pratiquer cette belle vertu.

I

Avouons-le tout d'abord sans détour : l'obéissance nous coûte. Un des plus beaux privilèges de l'homme est sa volonté libre : c'est là ce qui l'élève au-dessus des autres êtres vivants et lui donne son indépendance. En conséquence, tout ce qui peut entraver l'exercice de cette faculté lui semble une diminution de sa personnalité, et s'il faut la plier aux décisions d'un autre, cette obligation devient facilement à ses yeux une véritable déchéance. Le langage courant n'appelle-t-il pas « supérieur » celui qui commande et « inférieur » celui qui obéit ? Rien de plus naturel, dès lors, que cet instinct secret qui nous porte à nous cabrer en présence de toute autorité qui s'impose à nous.

A la vérité, s'il ne s'agissait que de celle de Dieu, nous l'accepterions volontiers, encore que beaucoup, par orgueil, ne reculent pas même ici devant l'insubordination : sa domination sur nous est si évidente que le simple bon sens nous oblige à la reconnaître et que notre condition de créatures nous force à nous y soumettre. Mais les choses changent quand il faut obéir à des hommes : aussitôt nous nous sentons portés à discuter et notre amour-propre ne manque pas de nous suggérer les plus séduisantes raisons pour nous soustraire à ce devoir.

Tantôt nous passons au crible de notre critique l'ordre que nous venons de recevoir ; nous en examinons les points faibles, nous en grossissons les inconvénients, et sous prétexte qu'il n'est pas opportun ou qu'il procède d'une erreur, nous nous rangeons à l'avis contraire, nous opposons de la résistance, ou tout au moins nous n'obéissons qu'à contre-cœur, sous l'empire de la contrainte. D'autres fois, c'est la personne même de nos supérieurs qui fournit des motifs à notre insubordination : après avoir scruté d'un œil qui est loin d'être impartial leurs qualités intellectuelles et morales, nous nous persuadons qu'ils ne sont pas à la hauteur de leurs fonctions, que leurs décisions ne s'inspirent pas d'une claire vue des choses ou que leurs défauts leur enlèvent toute autorité.

Pourquoi faut-il que ceux qui nous commandent en soient trop souvent réduits à persuader plutôt

qu'à ordonner et n'obtiennent notre adhésion qu'à condition de nous laisser l'illusion de nous être décidés par nous-mêmes, c'est-à-dire, en définitive, de n'obéir qu'à nous-mêmes ?

Ames chrétiennes qui sentez s'élever en vous l'orgueil de la révolte contre les autorités humaines, regardez Jésus enfant. Il vous semble pénible de vous soumettre à vos égaux : pour vous, lui aux ordres de qui les astres et les éléments obéissent sans réplique, il accepte, il recherche l'obéissance à ses créatures, et quelles créatures ? non pas l'un des sublimes esprits angéliques qui forment sa cour, mais un homme et une femme, tous deux placés au dernier rang de l'échelle sociale et dédaignés des grands de ce monde. Vous exigez dans vos chefs une supériorité d'intelligence manifeste : lui qui sait tout, qui est la science infinie, qui, il y a quelques instants, éblouissait les Docteurs, au Temple, par l'éclat de sa sagesse, il se confie aux lumières incertaines de ses parents ; il vient de leur dire pour expliquer sa conduite : « Ne saviez-vous pas que je devais m'occuper des affaires de mon Père ? » et ils n'ont pas compris le sens de cette réponse ; n'importe, il se met sous leur tutelle et règle sa conduite d'après leurs avis.

Vous cherchez parfois une excuse dans l'indignité de vos supérieurs : regardez encore Jésus. Dans le cours de sa vie publique, nous le verrons obéir aux collecteurs d'impôts, aux bourreaux qui le traîneront au supplice, au procurateur Ponce-Pilate, et c'est sur un ordre formel de l'autorité religieuse représentée par un grand-prêtre prévaricateur, qu'il fera cette déclaration dont il connaît toute la portée : « Tu l'as dit, je suis le Christ, Fils du Dieu vivant. » (Math., XXVI, 64). Prétendrez-vous que ces hommes étaient des modèles de vertu ou que Jésus n'avait pas la puissance de s'opposer à leur volonté ?

Ah ! s'il agit ainsi, c'est pour vous montrer par son exemple la nécessité de l'obéissance, sans laquelle l'ordre ne peut subsister dans le monde ; c'est aussi pour vous en découvrir l'éminente dignité. Etant Dieu, il n'estime pas déchoir en se soumettant à des créatures, quelles qu'elles soient, parce qu'il considère en elles le mandat divin qu'elles ont reçu à son égard et qu'ainsi, en dernière analyse, c'est à Dieu qu'il obéit par leur intermédiaire. Pourriez-vous maintenant hésiter à le suivre dans cette voie qu'il nous trace ? Comme lui, voyez dans toute autorité la source divine dont elle émane, et loin d'être diminués par l'obéissance, vous remporterez un beau triomphe : « L'homme obéissant racontera des victoires » (Prov., XXI, 28) ; loin d'être réduits en esclavage, vous régnerez : « *Servire Deo regnare est.* »

II

Pour préciser nos obligations sur ce point, entrons dans quelques détails. Quels sont nos supérieurs ?

Il faut en distinguer de deux sortes, car il s'en trouve dans l'ordre spirituel et temporel, mais tous, à des degrés divers, ont reçu une délégation divine.

Membres de l'Eglise, nous devons obéir principalement au Pape. Ce dernier, successeur de S. Pierre, a hérité de sa mission de faire paître le troupeau du Christ, c'est-à-dire l'ensemble des fidèles. Le suivre est une condition vitale pour chacune des brebis, car c'est lui seul qui peut les mener à l'endroit où elles trouveront de la nourriture ; de là dérive l'obligation de nous soumettre aux définitions dogmatiques et aux lois qui émanent de lui.

Plus près de nous, à la tête de chaque diocèse, se trouve un évêque. Son pouvoir n'est autre que celui des Apôtres, auxquels Notre-Seigneur a dit : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise » (Luc, X, 16). Il est subordonné à celui du Souverain Pontife et ne peut s'exercer que dans le cadre de la législation générale de l'Eglise ; il n'en est pas moins réel et vous devez lui obéir quand il s'adresse à vous sous forme de mandements. Parfois aussi l'évêque, sans prescrire absolument, exprime des désirs, formule des invitations ou des directives ; s'il n'en résulte pas une obligation stricte, il est cependant très louable de s'y conformer : la perfection de l'obéissance va plus loin que les ordres et s'applique même à satisfaire les désirs.

Chaque paroisse, enfin, est placée sous la direction d'un curé. C'est lui qui est auprès de vous le porte-parole de Dieu et des chefs supérieurs de l'Eglise, car il vous en transmet les enseignements et les ordres. Ce n'est pas de lui-même qu'il parle : dans la chaire de vérité, il n'est que l'écho de Jésus-Christ et des pouvoirs constitués par lui. Quelquefois, il est vrai, il vous donne des avis particuliers ou prend certaines mesures, mais toujours il s'efforce de ne s'inspirer que de votre bien. Ne regardez donc pas ses défauts : il en a, certes, comme tout homme, et il est le premier à les déplorer ; mais que votre foi vous fasse apercevoir en lui celui à qui Jésus-Christ obéit en venant sur l'autel à la messe et priez pour que ses décisions, ainsi que celles de ses supérieurs, soient conformes à la volonté divine.

A côté du pouvoir spirituel, il en existe un autre, préposé aux choses temporelles. De nos jours, il faut le reconnaître, le respect qu'on porte aux autorités civiles est bien affaibli. Sans nous attarder à rechercher les causes de ce fait, voyons plutôt ce qu'enseigne la Sainte Ecriture sur ce sujet, nous connaîtrons ainsi les intentions de Dieu : « Que toute âme, dit S. Paul, soit soumise aux autorités supérieures ; car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent ont été instituées par lui. C'est pourquoi celui qui résiste à l'autorité résiste à l'ordre que Dieu a établi et ceux qui résistent attireront sur eux-mêmes une condamnation... Il est nécessaire d'être soumis, non seulement par crainte du châtiment, mais aussi par motif de conscience. C'est aussi pour cette raison que vous payez les impôts ; car les magistrats sont des ministres de Dieu, entièrement appliqués à cette fonction. Rendez donc à tous ce qui leur est dû : à qui l'impôt, l'impôt ; à qui le tribut, le tribut ; à qui la crainte, la crainte ; à qui l'honneur, l'honneur. » (Rom., XIII, 1-7).

Ces paroles sont nettes et n'ont pas besoin d'explication. Le pouvoir civil vient de Dieu et nous de-

vons obéir à ses ordres, à condition toutefois — la restriction est très importante — qu'ils ne soient pas contraires à la loi naturelle et aux prescriptions de l'Eglise. Si cette dernière éventualité se produisait, il y aurait lieu d'appliquer le principe de la Sainte Ecriture : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Act., v, 20), dût-il en résulter pour nous les plus graves inconvénients.

A un degré inférieur, voici d'autres détenteurs de l'autorité : c'est l'époux relativement à l'épouse, ce sont les parents et leurs délégués relativement aux enfants, ce sont les maîtres relativement aux serviteurs. Nous ne pouvons entrer ici en de longs détails ; disons seulement qu'ils sont, eux aussi, les mandataires de Dieu et qu'ainsi la soumission à laquelle ils ont droit dépasse leurs personnes pour s'adresser à Dieu lui-même, ce qui l'ennoblit singulièrement. Ecoutons encore S. Paul sur ce point : son langage n'a rien perdu de son actualité.

« Que les femmes, dit-il, soient soumises à leurs maris, comme au Seigneur... De même que l'Eglise est soumise au Christ, les femmes doivent être soumises à leurs maris en toutes choses... Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste. Honore ton père et ta mère — c'est le premier commandement, accompagné d'une promesse, — afin que tu sois heureux et que tu vives longtemps sur terre... Serviteurs, obéissez à vos maîtres selon la chair avec respect et crainte et dans la simplicité de votre cœur, comme au Christ... Servez-les avec affection, comme servant le Seigneur et non des hommes... » (Eph., v, 21-vi, 7).

Pour tout résumer d'un mot, voyons Dieu dans nos supérieurs, et l'obéissance nous deviendra facile, car elle sera une modalité de cette acceptation du bon vouloir divin qui est le gage du salut.

* *

Un jour, le premier roi d'Israël, Saül, prétexta, pour excuser une désobéissance, l'utilité qu'il y avait à offrir des sacrifices à Dieu. Alors le prophète Samuel lui répondit : « Plutôt que des holocaustes et des victimes, Dieu veut qu'on écoute sa voix. » (I Reg., xv, 22). Semblablement, il est bon pour nous de prier, mais si nous voulons que Dieu nous exauce, offrons-lui avant tout le tribut de l'obéissance à lui et à ses délégués. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

XIV

L'ÉPIPHANIE, MANIFESTATION DE JÉSUS EN NOS AMES

I. — Malgré son humilité, le Christ, pour assurer le succès de sa mission, devait se faire reconnaître comme Dieu. Il se manifesta aux bergers de Bethléem, aux Mages. Chacun de nous a son épiphanie.

II. — Le Messie continue à se révéler à toute âme de bonne volonté par son action sur les esprits. Les Livres sacrés, la Tradition, l'autorité de l'Eglise fixent notre foi et nous conduisent à la Vérité.

II. — Jésus agit ensuite sur les volontés ; sa grâce normalement s'opère par les sacrements qu'il institua : Baptême, Confirmation, Pénitence, Eucharistie, Ordre, Mariage, Extrême-Onction. Apprenons à en profiter pour notre bien.

Mes chers enfants,

L'Epiphanie est la fête de la révélation du Christ. Lorsqu'il descendit en ce monde, Notre-Seigneur voulut marcher le premier dans les sentiers escarpés où il tenait à nous entraîner à sa suite pour atteindre aux portes du ciel. Nulle prédication, en effet, ne vaut celle des exemples : « *exempla trahunt* », suivant une formule que vous connaissez bien. Aussi, en se faisant homme, le Messie eut à cœur d'être le plus pauvre, le plus humble, le plus obscur, le plus ignoré des humains. Mais cette humilité magnifique, dont je n'ai pas besoin de vous montrer la grandeur, pouvait avoir ses inconvénients. Tant que le Christ demeurerait caché, soit dans l'étable de Bethléem, soit dans la chaumière de Nazareth, il ne pourrait accomplir sa mission ; les foules ne devineraient jamais leur Rédempteur dans la personne de cet ouvrier ; et même si cet artisan se faisait tribun pour appeler la multitude à la foi, il risquerait fort de ne pas être pris au sérieux, faute d'avoir démontré son origine divine et la légitimité de sa mission.

I

Il importait donc, ne fût-ce que dans l'intérêt de nos âmes, que le Seigneur manifestât au monde sa nature souveraine, son pouvoir et sa grandeur. Voilà pourquoi l'humilité de Jésus n'empêcha nullement des prodiges de gloire comme, par exemple, celui du Thabor. Dès l'instant de la nativité, les anges avaient, par leurs concerts, attiré l'attention des villageois sur la crèche où reposait l'Enfant. Les bergers, premiers adorateurs du Christ, représentaient à la fois le peuple élu dont ils étaient membres et l'immense multitude des âmes ignorantes, simples, mais droites, qui courent comme d'instinct vers le Seigneur.

Quelques jours après, se produisit une manifestation d'un autre genre, celle que nous célébrons aujourd'hui. Tandis que les anges chantaient au milieu de la nuit de Noël, une étoile mystérieuse s'était soudain allumée au fond des cieux de l'Orient. Son éclat anormal, sa révolution inusitée, cent autres, peut-être, de ses caractéristiques, l'avaient fait remarquer spécialement par les Mages de la Chaldée, qui devinèrent, avec la prescience du cœur, que cet astre présageait quelque chose de grand et de saint. Quoi donc ? Ils ne le savaient pas encore. Mais comme leur volonté était loyale, comme le désir de connaître était ardent, ils organisèrent une caravane pour aller au loin résoudre l'étrange problème.

Et l'étoile, soudain, se mit à les guider. Elle chemina devant eux, à peine éclipsée lors du passage dans la ville de Jérusalem, pour s'arrêter enfin, plus scintillante que jamais, au-dessus du toit misérable qui abritait le Sauveur. Les Mages, qui n'étaient pas seulement des docteurs versés dans tous les arcanes de la science, mais qui étaient aussi des souverains et des pasteurs de peuples, les Mages tombèrent à genoux. Ils prosternèrent leur royauté temporelle devant la primauté spirituelle qui, dans

la personne de l'Enfant Jésus, éclatait aux regards de leur foi. Leur geste pieux d'adoration, les offrandes mystiques qu'ils déposèrent aux pieds du Christ symbolisaient et synthétisaient, par avance, les hommages de la Gentilité convertie et la soumission des autorités terrestres. En se montrant aux bergers, Jésus s'était offert aux Juifs et aux humbles ; en se laissant vénérer par les princes orientaux, Jésus se révélait à l'humanité tout entière et prenait sa place au-dessus des rois.

Ne croyez point, mes chers enfants, que le Seigneur ait réservé le privilège de ses manifestations aux âmes bienheureuses qui eurent la bonne fortune de vivre à l'époque de sa naissance et d'être appelées auprès de son berceau. Le Christ a été envoyé pour sauver tous les hommes. Il faut donc qu'il se dévoile à chaque homme, afin que nul ne se perde faute de l'avoir connu et d'avoir pu l'aimer. Sans doute, vous n'aurez pas l'audace d'exiger que les archanges viennent visiblement vous annoncer, à vous seuls, la venue du Messie ; vous n'attendrez pas qu'une étoile dirige vos pas vers le ciel. Ce sont là des signes exceptionnels, anormaux, motivés par des circonstances particulières. Mais vous êtes parfaitement en droit d'espérer que le Rédempteur vous mettra à même de le reconnaître. Vous pouvez parfaitement compter que votre âme aura son Epiphanie.

Que dis-je ? La révélation du Sauveur à chacun de nous présente sur l'Epiphanie primitive cet avantage qu'au lieu d'être, comme la première, passagère et rapide, elle peut durer notre vie entière, d'une façon moins sensible, sans doute, que celle des Mages, mais d'une façon tout aussi réelle et bienfaisante. Pour peu que nous prêtions d'attention aux choses saintes qui, discrètement, nous environnent, nous pouvons constater que le Seigneur se montre constamment à nous en éclairant notre intelligence et en agissant sur notre volonté.

II

Avant de décider quelqu'un à adopter une doctrine ou à prendre un parti, il importe de lui démontrer la vérité de la thèse et les avantages de la décision proposée. Notre-Seigneur ne néglige point cette précaution et les moyens, d'ailleurs, ne lui manquent pas pour nous convaincre qu'il est vraiment Dieu. Comment notre esprit pourrait-il résister à des preuves comme celle des miracles, par exemple, qui sont comme la signature de l'Eternel apposée au bas d'une œuvre qui dépasse les possibilités humaines ?

Pour nous instruire, Jésus dispose de la Révélation tout entière, qui comprend la Sainte Bible et la Tradition. Voilà deux sources de science certaine, où nous devrions chaque jour aller puiser. La Bible n'est pas un ouvrage terrestre ; si, matériellement, elle a été écrite par des hommes, ceux-ci ne furent que des instruments passifs aux mains de l'Eternel, qui leur inspirait ce qu'il fallait dire, qui leur dictait minutieusement la vérité, qui veillait avec un soin jaloux à ce que nulle erreur, même minime, ne vînt entacher le livre destiné à servir de Code surnaturel au genre humain.

Notre confiance en la Bible peut donc être absolue, assurée. Or la Bible, à chacune de ses pages, nous manifeste la personnalité divine de Jésus, soit que, dans l'Ancien Testament, elle la prédise par la voix des prophètes, soit que, dans les Evangiles, elle expose la mission, les prodiges, la doctrine, le sacrifice du Christ, soit que, dans les Epîtres des divers Apôtres, elle commente cette doctrine sublime dont Jésus avait posé les immuables principes et qu'il avait chargé ses disciples de diffuser sur l'univers.

Voulez-vous que Jésus se manifeste à vos yeux ? Lisez donc l'Ecriture Sainte. Mais lisez-la comme il faut la lire. Depuis l'apologue d'Esope, nous savons que l'on peut faire le pire usage même des choses les meilleures. Et dans le cas qui nous occupe, est-ce que le protestantisme n'a pas dévié de la saine doctrine, n'a pas glissé dans les erreurs les plus fatales, parce qu'il n'a pas su se servir de la Bible que la bonté de Dieu nous avait donnée ? Lorsque nous ouvrons ce livre, nous savons déjà, par nos études et nos réflexions antérieures, qu'il est divin. Il faut donc l'aborder dans un grand esprit de respect, de soumission et de foi. Trop d'hommes se sont perdus parce que leur orgueil les a poussés à discuter les assertions de Dieu lui-même. Nous savons bien que Dieu, la vérité suprême, ne peut ni se tromper ni nous tromper : croyons, tout simplement, à ce qu'il nous dit pour notre bien.

Si bonne que soit cette disposition, elle n'est pas encore suffisante. Il y a, dans les Livres Saints, des passages qui dépassent la portée de nos intelligences bornées ; d'autres qui, en eux-mêmes, sont obscurs. Dieu n'a pas jugé opportun de se révéler à nous trop clairement durant le cours de notre vie terrestre Il a voulu rester à demi dissimulé dans les nuages du mystère, afin que notre foi confiante soit plus méritoire et puisse mieux être récompensée dans le ciel. Inclinons-nous avec gratitude. Mais ne nous désintéressons pas, néanmoins, du grand problème de Jésus. Pour interpréter les textes douteux, pour réfuter toutes les traductions mensongères, toutes les interprétations erronées, nous avons la Tradition sainte qui est la voix de l'Eglise infaillible venant corroborer et expliquer les oracles de l'Esprit-Saint.

L'Eglise a reçu du Très-Haut l'ordre et le surnaturel privilège de maintenir dans son intégrité virginale la Vérité révélée. Elle a été munie, à cette fin, de tous les charismes nécessaires. Au cours des siècles, lentement, elle a établi autour des dogmes essentiels une série d'explications, de décisions qui n'ont pas changé le moindre mot à ces dogmes intangibles, mais qui les ont mieux mis à la portée des humbles fidèles. Voilà le grand, l'immense service que les Pères et les Docteurs de l'Eglise ont rendu à la catholicité. Ils ont donc bien droit à ce que nous fassions crédit à leurs affirmations et à leurs démonstrations, non seulement parce qu'ils furent de grands caractères et des savants hors ligne, mais aussi parce que l'autorité suprême de l'Eglise s'approprie leurs théories générales et fait sienne la vérité qu'ils ont, chacun pour leur part, élaborée.

Il est impossible, en ces quelques mots, de préciser tous les éléments qui composent la Tradition sacrée, depuis les prédicateurs des premiers jours jusqu'aux théologiens les plus modernes. Un point seul est à retenir : c'est que cette Tradition forme une chaîne ininterrompue, qui ne se contredit jamais. Elle complète, elle harmonise les Livres sacrés. Sous le contrôle de l'Eglise, qui y participe d'ailleurs par les décisions de son magistère ordinaire et les décrets de son infaillibilité, elle fixe notre foi et nous permet, concurremment avec la Bible, de reconnaître le Sauveur. Remercions Dieu qui a daigné nous fournir une si sublime manière de vaincre nos hésitations, de parvenir à la vérité.

III

Savoir le vrai est excellent. Mais ce qui domine tout, c'est de pratiquer le bien. Souvenez-vous de l'anathème terrible de Pascal : « Malheur à la connaissance qui ne se tourne pas à aimer ! » Pour nous épargner ce malheur, le bon Maître, après s'être manifesté à notre esprit, veut se révéler à notre volonté, afin de l'orienter vers le bonheur. A vrai dire, il commence à prendre possession de nous avant même que nous puissions nous en rendre compte. Il n'attend pas, pour se manifester à nous, que nous en exprimions le désir. A peine sommes-nous nés, qu'il nous prévient en nous octroyant la grâce du baptême. Et, dès notre âge le plus tendre, ce baptême influe sur notre façon d'être : il nous consacre enfants de Dieu, il nous prédispose à recevoir plus efficacement les autres grâces qui, dans la suite, ne nous seront pas ménagées.

Lorsque se produit l'éveil de notre raison, Jésus nous offre d'autres moyens d'assistance où se révèle encore la toute-puissance de sa divinité. Il a institué pour cela le sacrement de Confirmation, qui corrobore les grâces baptismales, nous communique les dons de sagesse et d'intelligence, de force et de piété, d'amour et de crainte de Dieu. La Confirmation nous arme chevaliers du Christ dès l'aurore de notre adolescence. Jusqu'à elle, nous n'étions que les fils du ciel : sitôt reçue, elle nous transforme en soldats de l'Eternel.

Ce n'est pas tout. Jésus a prévu que, malgré nos intentions les meilleures, il nous arriverait d'être vaincus. Et il nous propose le sacrement de Pénitence qui utilise les mérites acquis par lui, au prix de son sang, pour nous rendre l'innocence première, pour absoudre les fautes que nous regrettons, pour nous restituer nos droits au ciel que nous avions perdu.

Notre-Seigneur va plus loin encore. Non content de nous prodiguer tous les avantages qu'il a conquis pour notre salut, il se donne lui-même à nous dans le sacrement d'Eucharistie. La communion est le plus haut sommet d'idéal que Dieu lui-même ait pu concevoir. Elle unit, dans une effusion intime, les créatures miséreuses et pécheresses que nous sommes à l'ineffable majesté du Christ qui vit et règne dans tous les siècles. Personne au monde n'eût osé avoir même la pensée d'une alliance aussi disproportionnée. Si, autrefois, avant l'arrivée de Jésus, Jéhovah avait proposé une telle merveille aux élus de son peuple choisi, nul n'aurait hésité à affronter les pires dangers et la mort même pour arriver, une fois au moins, à se rapprocher du Maître suprême. Or ce n'est pas une fois seule que Jésus accepte de descendre en nos cœurs : c'est toutes les fois que nous le voulons. On frémit de honte en songeant que des multitudes de chrétiens négligent cette occasion céleste de se diviniser, si j'ose dire, et d'assurer leur destin éternel en liant leur sort à celui du Christ.

La Pénitence et l'Eucharistie ont été inventées par la sollicitude de Jésus pour subvenir à nos détresses quotidiennes, pour nous purifier, pour nous conférer chaque jour de nouvelles et saintes énergies. Mais il y a dans notre existence des moments plus solennels qui demandent un secours spécial. Le bon Pasteur n'a pas manqué d'y pourvoir. Quand sonne l'heure de se choisir une carrière, le Christ appelle à lui quelques privilégiés, à qui il demandera de renoncer aux avantages précaires de ce monde, mais à qui, en échange, il décernera l'honneur de le représenter sur la terre, de continuer son œuvre ici-bas. Plaise à Dieu que vous soyez au nombre de ces élus à qui le Très-Haut réserve l'indicible faveur de son sacerdoce !

Plus souvent le ciel ne destine les jeunes gens qu'à suivre chrétiennement la voie commune. Mais quand ils vont fonder un foyer, quand ils vont se lancer dans une route plus pénible qu'on ne le pense d'ordinaire, un sacrement les attend encore : celui du mariage qui sanctifiera leur union et la rendra féconde en mérites pour l'éternité. Enfin, lorsque tout va finir ici-bas, lorsque l'agonisant se trouve aux prises avec la mort qui va l'emporter, un dernier sacrement se présente pour atténuer les angoisses du redoutable passage et préparer le jugement suprême : c'est l'Extrême-Onction qui effacera les dernières traces de nos péchés et consolera notre agonie.

* *

Ainsi la puissante bonté du Christ se témoigne sans cesse durant tout le cours de notre vie. Elle a bien d'autres moyens d'action, dont nous avons déjà parlé, dont nous reparlerons encore. Mais le canal ordinaire des grâces, ce sont les sacrements de l'Eglise, et ces sacrements nous les devons au seul désir de Jésus de nous prouver continuellement qu'il est Dieu et qu'il use des prérogatives de sa divinité pour assurer le triomphe de notre immortalité. Ne commettons donc jamais la criminelle négligence de dédaigner les dons royaux de Celui qui nous appelle au bonheur. Que notre esprit s'incline avec amour devant les vérités dogmatiques ; que notre conduite s'inspire des divins enseignements. Usons, sans craindre d'en abuser, des faveurs que Jésus nous présente. Telle est la conclusion que nous devons tirer des splendides manifestations de Notre-Seigneur à notre égard. Ainsi soit-il.

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

69

L'église *(suite)*

III. — Les leçons du passé

« *Je vous prêche, paroissiens d'aujourd'hui, par tous les souvenirs que je vous rappelle. Oh ! si je pouvais parler et vous redire tout ce qui s'est passé dans mon enceinte, quelles leçons vous pourriez en retirer !* »

J'ai été bâtie en 1565, il y a trois-cent-soixante-deux ans. Depuis ce temps-là, de quelles merveilles de grâce j'ai été le théâtre et pour combien d'âmes j'ai vraiment été la porte du ciel ! Ces âmes de là-haut doivent se plaire à revoir et à contempler ce lieu où elles ont trouvé le salut.

Ici douze à quinze mille enfants ont été baptisés, c'est-à-dire qu'ici il y a eu douze à quinze mille naissances à une vie divine ; ici douze à quinze mille enfants sont devenus les enfants de Dieu, les membres du Christ, les temples du St-Esprit, les héritiers du ciel ; et plus d'un millier de ces enfants sont morts avant d'avoir pu perdre l'innocence baptismale. Tous ces derniers sont au ciel et ils y sont les protecteurs dévoués de la paroisse et de ses habitants. Pour eux cette église a été vraiment la porte du ciel.

Tous les autres sont-ils restés fidèles au Dieu de leur baptême ? Plusieurs ne sont-ils pas, d'enfants de Dieu, devenus enfants du diable ? Quelques-uns peut-être le sont restés et le resteront éternellement, bien par leur faute.

Dans l'enceinte de cette église, il y a eu des millions d'assistances aux différents offices, aux différentes cérémonies ; des millions de ces assistances ont été profitables à ceux qui sont venus et leur ont valu des secours précieux pour leur sanctification. Mais combien aussi, au lieu de tirer profit de leur présence en ce lieu, s'en sont allés plus mauvais et plus coupables, parce qu'au lieu d'y adorer Dieu ils l'y ont offensé !

Combien de paroles de salut sont tombées de cette chaire ! Plus de mille et peut-être de deux mille prédicateurs y sont montés et un certain nombre y sont montés des centaines et des milliers de fois. Je vous y ai adressé la parole bien plus de mille fois. Que de vérités utiles ont été annoncées ! Combien d'âmes en ont profité, ont été éclairées, touchées, converties, affermies, relevées ! Mais aussi combien de fois la semence de la divine parole a été jetée dans le désert, alors que les piliers étaient les plus nombreux auditeurs du côté des hommes aux exercices du soir ! Combien de fois elle est tombée sur la pierre, au milieu des épines !

Dans ces confessionnaux, des millions d'absolutions ont été données. Il y a eu des millions de résurrections d'âmes retrouvant la vie divine après l'avoir perdue par le péché. Il y a eu des millions de confessions qui ont lavé et rendu toutes saines, toutes belles, des âmes plus ou moins malades et plus ou moins souillées de fautes vénielles. Mais aussi, hélas ! combien y a-t-il eu de confessions sans fruit et même de confessions sacrilèges !

Des millions de communions ont été distribuées à cette Table sainte, ont été une nourriture divine pour les âmes et les ont aidées puissamment à accroître en elles la vie d'amour surnaturel. Mais hélas ! combien sont aussi venus ici donner à Jésus le baiser de Judas !

Deux-cent-soixante mille messes au moins ont été célébrées à ces autels par le clergé de la paroisse et bien des milliers par des prêtres étrangers, c'est-à-dire que des milliers et des milliers de fois le sacrifice du Calvaire a été renouvelé ici et a été une source abondante d'eau vive pour les âmes. Mais a-t-on assisté assez à ces messes, et souvent comment y a-t-on assisté ?

Au moins douze mille cadavres ont été apportés dans cette nef pour recevoir les dernières bénédictions de l'Eglise. Pour plusieurs, assurément, les paroles que l'on chante en partant au cimetière : « *In paradisum deducant te Angeli.* Que les Anges t'emmènent en paradis, » se sont réalisées. Mais combien de fois les âmes auxquelles avaient appartenu ces cadavres brûlaient dans les flammes du purgatoire et quelques-unes, hélas, dans l'enfer !

Que de prières sont montées d'ici vers le ciel ! que de larmes y ont été versées, que de saintes émotions y ont été éprouvées, que d'âmes ont trouvé ici le salut !

IV. — Aller a l'église

« *Paroissiens, connaissant ce que je suis pour vous, soyez, vous aussi, vis-à-vis de moi ce que vous devez être : votre devoir, c'est de venir ici souvent et de vous y comporter convenablement.* »

1. D'abord nous devons fréquenter nos églises. Un enfant est heureux d'être dans la maison paternelle ; il se fait en particulier un devoir de s'y trouver aux réunions, aux repas, aux fêtes de famille. De même, chrétiens, vous devez être heureux de venir à l'église chaque fois que la paroisse y est convoquée par le pasteur ; mais venez surtout à la messe, qui est le plus grand acte de notre sainte religion, l'acte le plus agréable à Dieu, le plus profitable pour vous.

2. Comportez-vous convenablement à l'église. On peut juger du degré de foi d'un paroissien par la manière dont il se tient à l'église, ou même simplement par la manière dont il y entre. En approchant de l'église et en y entrant, soyez pénétrés de la pensée de la présence, du regard de Jésus, de ses anges et de toute la cour céleste ; pour paraître dans une si auguste compagnie, en prenant de l'eau bénite priez Dieu bien humblement de laver votre âme de toutes ses taches.

En entrant dans l'église, que votre premier regard soit pour le tabernacle, et par le fait votre première pensée pour Jésus. Arrivés près de la place que vous devez occuper, saluez profondément le maître du lieu par le signe de révérence prescrit, c'est-à-dire par la génuflexion, en fléchissant votre genou droit jusqu'à terre.

A quelle place se mettre de préférence ? Pas dans les coins retirés, pas au bas de l'église, pas à la tribune, pas dans les endroits où l'on ne peut être vu et d'où l'on ne peut pas voir l'autel et le prêtre. Que les jeunes gens et les jeunes filles laissent aux personnes plus âgées les places du bas de l'église. Cette question de la place à occuper est bien plus importante qu'on ne pourrait le croire, à cause de l'influence qu'exerce cette place sur la piété et la bonne tenue à l'église. Les parents doivent veiller à ce que leurs enfants, leurs jeunes gens et leurs jeunes filles se placent en haut de l'église et dans la grande nef.

A votre place, priez et pendant les cérémonies unissez-vous aux prières et aux chants tels que l'Eglise les a réglés. Pour cela, ayez votre paroissien le plus complet possible pour assister aux offices. Il ne convient pas et il n'est pas utile de faire bande à part et de réciter des prières particulières pendant ce temps. Il est mieux d'y chanter au moins les chants de l'Ordinaire.

Enfin, pendant ces offices, il faut prendre les postures prescrites par l'Eglise. On doit être à genoux aux messes solennelles pendant les prières du célébrant au bas de l'autel, les prières du prône, depuis la fin du *Sanctus* jusqu'après l'élévation et pendant la bénédiction du prêtre.

On est debout pendant l'aspersion, l'introït, les oraisons, les évangiles, la préface, le chant du *Sanctus,* depuis l'élévation jusqu'après la communion du prêtre, et pendant les dernières oraisons.

On s'assied pendant les *Kyrie, Gloria in excelsis,* l'épître, le *Credo,* l'offertoire et l'antienne de la communion.

Aux vêpres, on est à genoux avec le prêtre à l'entrée, à certaines strophes des hymnes, et pendant le salut depuis le moment où l'on expose le Saint-Sacrement jusqu'après la bénédiction.

On est debout depuis le *Deus in adjutorium* inclus jusqu'à l'intonation du premier psaume, pendant le capitule, l'hymne, le *Magnificat* et les antiennes à la Ste Vierge le dimanche et le samedi après midi ; cependant lorsque cette antienne est *Regina cœli,* on est debout en tout temps.

On est assis pendant les psaumes et l'antienne de *Magnificat.*

70

La neige

Notre prédicateur de ce soir, comme le sapin, aime les montagnes, et si elles sont assez élevées il n'en disparaît jamais. Il y prêche été comme hiver, mais dans les basses plaines il ne fait que rarement son apparition. Il s'agit de la neige.

I. — Symbole d'innocence

« *Quand vous me voyez, comprenez-moi : je vous prêche la beauté de l'innocence.* »

La petite sainte Thérèse de Lisieux comprit et goûta ce gentil prédicateur. Je ne peux résister au désir de vous redire ce qu'elle en a écrit dans son beau livre qui devrait se trouver dans toutes les familles : « Qu'elle est miséricordieuse, la voie par laquelle le divin Maître m'a toujours conduite ! Il ne m'a jamais fait désirer quelque chose sans me le donner. Vous ai-je parlé, ma mère, de ma prédilection pour la neige ? Toute petite, sa blancheur me ravissait. »

Elle lui rappelait, dit-elle, le blanc manteau de l'innocence et les préférences incompréhensibles qu'a l'Epoux des vierges à l'égard des lis blancs comme la neige : « Je voulais voir, le jour de ma prise d'habit, la nature comme moi parée de blanc. Mais la veille la température était si douce qu'on aurait pu se croire au printemps et je n'espérais plus la neige. Le dix au matin (jour de la cérémonie), pas de changement. Je laissai donc là mon désir d'enfant irréalisable et je sortis du monastère. » Elle raconte ici la cérémonie, puis elle ajoute : « Après la cérémonie, on rentra au monastère. Au moment où je mettais le pied dans la clôture, mon regard se porta d'abord sur mon petit Jésus qui me souriait au milieu des lumières et des fleurs, puis me tournant vers le préau, je le vis tout couvert de neige. Quelle délicatesse de Jésus ! Comblant les désirs de sa petite fiancée, il lui donnait la neige. Tout le monde s'étonna de cette neige à cause de la température contraire, et, depuis, bien des personnes, instruites de mon désir, parlèrent souvent, je le sais, du petit miracle de ma prise d'habit. »

Thérèse aimait la neige parce que la neige lui parlait de pureté et d'innocence. Et en effet la neige symbolise l'innocence et elle indique ce qui en est la condition nécessaire.

D'abord elle en est le symbole par sa blancheur immaculée. Comme elle dit bien par là la beauté de l'âme pure ! Cette beauté est si attirante qu'elle ravit le cœur de Dieu lui-même. L'Esprit-Saint fait écrire : « Oh ! qu'elle est belle, la génération des âmes chastes, avec l'éclat dont elles brillent ! » (Sap., IV, 7). Elle est si belle que Notre-Seigneur n'a voulu admettre ici-bas dans sa plus grande intimité que des vierges qui avaient gardé la chasteté parfaite. Sa mère, S. Joseph, son précurseur et le disciple bien-aimé étaient vierges. S. Jean nous apprend qu'au ciel les vierges suivent l'Agneau partout où il va et disent un cantique que personne d'autre ne peut dire.

Ensuite la neige nous apprend la condition indispensable de l'innocence. Elle est froide et tombe sur les hauteurs. Pour rester pures et toujours blanches, les âmes doivent être froides pour les créatures, être mortes aux affections charnelles et tenir leurs pensées et leur cœur en haut. En effet, s'attacher aux choses d'ici-bas qui ne sont que de la boue, c'est se souiller et perdre sa blancheur. *Sursum corda !*

II. — La beauté des flocons de neige

« *Quand l'air est calme, tous mes flocons, en tombant, ont la figure de gracieuses étoiles à six rayons de mille formes diverses, toutes parfaitement régulières et très belles. De même, des âmes chastes sortent de belles et saintes pensées, de saintes paroles, d'édifiants exemples, qui brillent*

comme des étoiles dans la nuit du monde et brilleront à leur couronne dans le ciel. »

L'homme charnel n'a que des pensées, des paroles grossières. Mais l'Esprit-Saint donne aux âmes pures de belles lumières : *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis.* (Math., XI, 25). Pour vous en convaincre, lisez les écrits de la petite sainte Thérèse. Toutes ses pensées sont pures et ravissantes, et de grands théologiens sont bien ternes à côté d'elle. C'est si beau et si profond, tout ce qu'elle a pensé et écrit, que plus on le lit plus on y trouve de lumineux et suaves enseignements.

Ce que l'Esprit-Saint a fait pour elle, il le fait, bien qu'à des degrés moindres, pour toutes les âmes pures. Il les éclaire d'une façon merveilleuse, les fait parler et agir conformément à ces lumières, leur fait produire mille actes de vertus variées qui brilleront comme des étoiles à leur couronne dans le ciel.

III. — Le manteau de la terre

« *Je sers de manteau à la terre et je suis une réserve d'eaux fécondantes qui coulent dans les vallées et dans les plaines quand le soleil me fait fondre. En cela encore je suis le symbole des âmes saintes.* »

Dans les hautes régions, les grands froids tueraient beaucoup de plantes délicates, mais le manteau de la neige les protège. C'est un froid bienfaisant qui les garantit contre un autre froid malfaisant. Cela est vrai aussi pour les âmes. C'est le froid de la mort qu'éprouvent pour les créatures les âmes saintes, qui, par le rayonnement de l'exemple, préserve du froid de la mort du péché les âmes faibles encore qui vivent à côté de ces âmes tout ensemble froides et brûlantes.

En second lieu la neige, tombant sur les très hautes montagnes, s'y conserve jusqu'aux chaleurs de l'été. Mais quand viennent les jours longs et chauds, ces neiges deviennent des sources abondantes d'eau pour les plaines. Ainsi l'Egypte est inondée chaque année en été par les eaux venant des hautes montagnes où le Nil prend sa source, et elle est d'autant plus inondée que les chaleurs sont plus fortes. Ainsi plus la flamme de l'amour de Dieu monte dans une âme de glace à l'égard des créatures, plus cette âme devient une source féconde de grâces pour les autres dès cette vie, mais plus encore dans le long jour de l'éternité.

IV. — Les méfaits de la neige

« *Mes méfaits eux-mêmes doivent te servir de leçon.* »

D'abord la neige rend les chemins difficiles, et même quelquefois impraticables. Ainsi mille petites attaches aux créatures, attaches qui sont un froid pour Dieu, rendent la marche plus lente et plus difficile dans le chemin du devoir. Bien plus, ces attaches, semblables aux mottes que la neige colle sous les pieds, risquent de faire tomber le chrétien.

Dans les hautes montagnes, commençant par une petite boule qui se forme pour une cause ou pour une autre, et qui augmente de volume à mesure qu'elle descend, elle forme de terribles avalanches qui renversent tout sur leur passage et vont quelquefois recouvrir des villages tout entiers. Ainsi, même chez les saints, un petit abus de la grâce peut mener à des fautes de plus en plus graves, et la déchéance s'accentue jusqu'à ce qu'on arrive au fond de l'abîme. Ames justes, craignez le moindre abus de la grâce. Il pourrait vous être fatal.

V. — Le voyageur au milieu de la neige

« *Quand je recouvre les chemins, je peux, par la fatigue que je cause aux voyageurs, leur donner la fringale, c'est-à-dire une faim subite et violente qui les fait tomber et s'endormir. Et si on ne vient pas à leur secours, ils ne se réveillent pas. Il peut en être de même pour ton âme.* »

Les voyageurs saisis par la fringale sont l'image de ceux qui se lassent des efforts qu'il faut faire pour suivre le chemin de la sainteté et qui n'usent pas des réconfortants nécessaires, c'est-à-dire de la prière et des sacrements. Ils tombent dans le relâchement et la tiédeur. Et la tiédeur est comme un sommeil duquel on passe dans la mort du péché sans s'en apercevoir.

Quand on tombe tout à coup dans le péché mortel, au milieu d'une vie fervente, on est réveillé par la profondeur de sa chute et ordinairement on se relève vite. Mais quand la chute est préparée par des années de relâchement et de tiédeur, on arrive en bas sans secousse et on y reste, à moins de secours extraordinaires envoyés par le ciel. O vous qui voulez vous sauver, craignez la fringale, c'est-à-dire le relâchement et la tiédeur.

71
Le chêne

Le prédicateur d'aujourd'hui est, avec le sapin, l'arbre le plus majestueux de nos forêts, avec cette différence que le chêne s'accommode difficilement de la haute montagne.

I. — La force du chêne

« *Je suis le symbole de la force. Apprends donc de moi, chrétien, à être fort, inébranlable dans ta foi et dans la pratique de ta sainte religion.* »

Le chêne est doué de par la nature, c'est-à-dire de par Dieu, d'une très grande force de résistance. Il reste debout et sans plier au milieu de rudes tempêtes ; son bois ne se laisse entamer que fort difficilement par la hache ou les clous. A son exemple, chrétiens, soyons fermes, solides, inébranlables dans nos convictions et dans nos habitudes religieuses, si fermes que nous soyons un appui pour ceux qui, plus faibles, vivent près de nous.

Avons-nous besoin de force pour être et rester bons chrétiens et pour gagner le ciel ? Assurément. La force nous est nécessaire pour remplir tous nos devoirs, observer tous les commandements et pour résister à tous nos ennemis.

Il y a dans le christianisme des devoirs qui dépassent les forces de la nature humaine abandonnée à elle-même, par exemple le renoncement à soi-même, le détachement au moins affectif, sinon effectif, des créatures, le port de la croix à la suite de Notre-Seigneur et l'imitation de ses exemples. Pouvez-vous mettre de côté ces devoirs en disant : « A l'impossible nul n'est tenu » ? Non. Dieu n'ordonne jamais l'impossible. Car ce qui est impossible à la nature devient possible et facile avec le secours d'En-haut que nous pouvons et devons obtenir par la prière. Notre force pour observer toute la loi chrétienne ne vient pas de nous, elle vient de Dieu ; mais comme Dieu ne la refuse pas à ceux qui la demandent, nous pouvons et devons tous dire avec l'Apôtre : « *Omnia possum in eo qui me confortat.* Je peux tout en celui qui me fortifie. » (Philip., IV, 13).

Nous avons besoin de force aussi pour porter la croix à la suite de Notre-Seigneur, c'est-à-dire pour supporter la souffrance chrétiennement. La souffrance est la compagne inséparable de tout homme qui vit sur la terre et parfois elle est bien lourde, bien insupportable. Mais avec les lumières de la foi qui nous en apprend les avantages, le prix, le mérite et l'efficacité, et surtout avec l'amour de Dieu qui en adoucit l'amertume, toute souffrance devient douce à porter et même agréable, comme on le voit par l'exemple d'une multitude de saints.

Enfin la force nous est nécessaire pour résister à nos ennemis, souffrir au besoin le martyre et faire face à toutes les attaques en restant fermes dans nos convictions et nos habitudes religieuses. Nous sommes attaqués et par le démon et par le monde qui nous entoure. Pour ce qui regarde les attaques du démon, nous avons été renseignés dans des sermons précédents. Pour ce qui regarde le monde, nous avons à résister à ses faux prophètes, à ses séductions, à ses détractions et à ses persécutions.

Aujourd'hui *les faux prophètes* se parent du beau manteau de la science et c'est en son nom qu'ils essaieront de vous ébranler dans vos convictions religieuses. La science, vous disent-ils, a eu raison de vos vieilles superstitions et de vos prétendues révélations. — Eh bien ! il faut savoir d'abord que la science de tous les hommes réunis, à côté de la science de Dieu qui est venu nous parler, n'est pas même comme la petite lueur du ver luisant à côté de la lumière du soleil qui remplit les espaces immenses, et par conséquent les pauvres objections trouvées par les petites cervelles humaines au nom de la science contre la révélation ne doivent guère nous troubler.

La science, dites-vous, a eu raison de vos vieilles rengaines... Quelle science, s'il vous plaît ? La géogonie ? C'est une science encore en enfance, qui détruit le lendemain ce qu'elle a échafaudé péniblement la veille. — L'histoire ? Mais c'est l'histoire qui nous montre comme indéniable le fait de la révélation, avec toutes les preuves divines qui l'ont accompagné. — La philosophie, alors ? Mais c'est la philosophie bien comprise qui découvre l'existence d'un Dieu parfait par l'étude des merveilles de la création. Et quand la philosophie et l'histoire nous ont dit : Un Dieu parfait existe, un Dieu parfait a parlé, nous n'avons plus qu'à nous incliner et à croire. — La chimie, peut-être ? La religion n'a rien à démêler avec les alambics. — La médecine ? La religion n'est pas une affaire de potions ni de purges.

Quelle est donc la science qui a trouvé la religion en défaut et quel est *l'argument* découvert par elle qui doit pulvériser tous nos dogmes ? Si cet argument existait, bien clair et bien certain, il y a longtemps que la presse impie l'aurait répandu à travers toute la terre et dans toutes les langues, et il y a longtemps que l'humanité l'aurait accepté unanimement pour se débarrasser de doctrines qui contrarient les passions les plus chères à son cœur. Cet argument, on ne l'a pas trouvé.

Et la preuve, c'est qu'il y a de grands savants, dans toutes les branches de la science, qui sont restés croyants ; c'est qu'une foule des prétendus savants qui ont rejeté la religion au nom de la science appellent le prêtre à leurs derniers moments, Voltaire parmi eux ; c'est que ceux qui se rengorgent en attaquant la religion au nom de la science, au lieu d'être de vrais savants, ne sont ordinairement, en fait de religion, que des pédants, des prétentieux, des ignorants et des sots, car ils n'ont jamais étudié sérieusement la question religieuse.

Donc concluons. Catholiques, ne vous laissez pas ébranler par les attaques des incrédules, et instruisez-vous un peu plus, pour savoir répondre à toutes les objections, car ces réponses, les Pères, les Docteurs, les théologiens les ont trouvées et consignées dans leurs écrits.

Résistez aussi aux *séductions* et aux *scandales du monde.* Ces séductions, elles s'offrent à nous à chaque pas, surtout aujourd'hui, par l'étalage du luxe, par les modes, le théâtre, le cinéma, la presse, les mœurs de ceux qui vivent autour de nous. Les faux biens et les mauvais plaisirs nous attirent, les exemples nous entraînent. Soyons forts pour résister. *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra* (I Jo., v, 4). Jésus, notre chef, a vaincu ce monde séducteur et donne à ses membres la force de remporter les mêmes victoires : *Nolite timere, pusillus grex, ego vici mundum* (Luc, XII, 32).

Résistez aux *détractions,* foulez aux pieds le *respect humain.* Le respect humain est aujourd'hui une des grandes plaies dans le catholicisme. Une multitude de chrétiens n'osent pas remplir leurs devoirs par crainte d'une raillerie, d'un sourire, du « qu'en dira-t-on ». Il faut bien faire comme les autres, comme tout le monde, dit-on, on ne doit pas se singulariser. — Allons ! si tout le monde est fou, vous êtes donc obligé d'accroître encore ce nombre ? Or c'est l'Esprit-Saint lui-même qui vous apprend que la masse est atteinte de folie : « *Stultorum infinitus est numerus.* » (Eccl., I, 15).

Enfin ne vous laissez pas non plus abattre par les *tracasseries,* les *persécutions.* C'est de tout temps que les chrétiens qui ont voulu rester fidèles à Dieu ont